

LES SENTINELLES

Ludovic Klein



Je l'entends qui monte l'escalier pour me voir, la vieille salope. Ça fait des années qu'elle me tient en captivité dans cette pièce close. Il n'y a pas de lumière, les volets sont fermés. A peine un petit rayon de soleil qui passe en milieu d'après-midi.

Alors je m'ennuie, je rêve, je prends la porte de sortie mentale, et j'arpente la région sous forme sublime. Je frôle les gens, pfiooou ! comme une léchouille dans le cou. Ils ne se rendent compte de rien. Je sens leurs rêves qui palpitent dans le noir, leur honte qui leur fait des crapauds dans le ventre, leur tristesse qui leur empoigne les omoplates. Ils travaillent jusqu'à ce que leurs phalanges fassent des angles bizarres entre elles. Ils ont une vie de rampants : la *vieille salope* les écrase de tout son poids.

Au début, elle et moi on passait de longs moments en tête-à-tête. Ce que je lui chuchotais à l'oreille lui plaisait, alors elle me chouchoutait, m'astiquait tendrement.

« De tout le patelin, il n'y a pas de plus belle regardure que vous », ce genre de choses.

Mais bon, au fur et à mesure, par désœuvrement, et parce que j'en avais assez des roucoulements de plaisir narcissique de cette vieille salope, j'ai commencé à lui raconter des menteries. Le jour où j'ai bien compris qu'elle ne me libérerait jamais, tant que ce que je lui dirais lui gréera, j'ai décidé de lui si bien tordre l'esprit qu'elle en perdrait tout à fait le jugement. Si seulement elle pouvait me briser tous les membres, je serais libre. Alors je l'asticote, je l'endève, et comme elle a la faiblesse de me croire...

Par exemple, la vieille salope a une fille, qu'elle adore. Eh bien, moi je lui monte la tête, je lui dis que sa propre fille lui est en tous points supérieure, qu'elle, la vieille salope, c'est du pipi de chat à côté, décrépie, sentant le hareng. Tout cela en toute objectivité, bien sûr. *En revanche, Madame votre fille, voyez-vous, n'est-ce pas...* Jour après jour, je dresse la mère contre la fille, lui insinuant des pensées dégoulinantes de venin.

La porte s'ouvre en grand : Jézabel, pompeusement fardée comme une cartomancienne de carnaval, laissant derrière elle de lourds parfums, épais comme des tentures, le visage recouvert d'une couche luisante de maquillage, refaite à neuf, récurée, décapée, elle m'affronte, les yeux brillants, avec sa petite phrase devenue leitmotiv au fil des années :

« Miroir, miroir... »

Et je lui lâche toute ma vilénie dans la gueule. Quelques secondes plus tard, son poing me fracasse en mille morceaux. Douleur et plaisir. Dans un soupir, je pars en fumée, quitte ces lieux maudits où une mère rendue folle par mes soins projette sans cesse d'assassiner sa propre fille...

*

* *

Je me tiens encore, tout à fait silencieux, sans le moindre petit mouvement, à l'orée de la clairière. La vieille salope me peint et me repeint en chantant ses chansons pourries, à en faire tomber les feuilles des arbres. Mon vêtement ? Une décoction de sirop d'érable, gluantissime. Je colle de partout, je suis comme un bébé nouveau-né, compote durcie léchée par le soleil. J'attire, je brille, je déploie mes couleurs vives et appétissantes de manière presque sexuelle.

Je suis un piège. Combien d'insectes, d'oiseaux, se sont englués sur moi ? Attrapés, devenus noirs comme la poix, digérés par les sucs de mes parois ?

Et j'attends. J'attends la venue de mes victimes, de mes sauveurs. Je prends garde de ne pas fondre, de ne pas refroidir, de ne pas trop durcir, je dois sembler absolument appétissant, tout droit sorti du four, doux comme des joues de maman.

Et un beau jour, je les vois, se tenant gentiment par la main, petits monstres attachants à l'appétit et l'estomac démesurés, les dents pointues luisant derrière leur sourire. Et j'entends la vieille salope qui jubile : ils sont venus, ils vont se piéger eux-mêmes, les deux enfants qui vont me dévorer, dévorer encore, toit, tuiles, murs, fondations ; entreprise de démolition publique de la Maison Sucrée.